

avait ainsi interrompu leurs sentimentales confidences.

Psyché descendit aussitôt en sanglotant, et laissa Sambo aux prises avec sa rivale qui n'épargnait pas les invectives et qui en serait bientôt venue aux ongles si Sambo, toujours philosophe et toujours maître expert en l'art de plaire, n'eût déployé les grands moyens.

Il avait étudié la différence des caractères chez Egérie et Psyché : il avait vu que pour toucher l'une, il fallait l'égarer et que pour vaincre l'autre il fallait l'attendrir ; aussi, au lieu d'entrer en d'inutiles explications, il commença ses aboiements, ses gambades et ses grimaces de singe, ses benglements &c. Egérie ne s'apaisait point, grondait toujours et lui reprochait avec tout l'amertume et toute la véhémence possibles, la perfidie de ses serments et de l'amour qu'il lui avait promis ; je crois même qu'impatientée du peu d'effet que produisaient ses paroles, elle allait se mettre à pleurer quand tout-à-coup Sambo s'assit par terre et commença à se gratter l'oreille avec le bout de son pied, à la manière des chiens, gardant toujours un sérieux et une gravité imparturbables. Egérie n'y put résister et partit d'un long éclat de rire. Elle était désarmée. Prenant alors Sambo par le bout de l'oreille, elle l'amena près d'un bât de rochange, l'y fit asseoir et s'y plaça elle-même près de lui.

—C'est donc comme cela, Mr, Sambo, que je vous prends avec cette grosse Psyché, à me faire des tours et à m'injurier !

Sambo répondit par un hennissement.

—Oh ! continua Egérie, il est inutile de vouloir m'en imposer, je vois que tu ne m'aimes plus, Sambo ; eh bien moi aussi je t'abhorre : ainsi il est bien facile de ne plus se voir... adieu... monsieur Sambo. Elle allait s'éloigner ; mais Sambo qui, je crois, l'aimait sincèrement, ne se souciait point de terminer aussi brusquement les choses ; il la retint près de lui et lui appliqua sur la joue ou sur les lèvres (je ne pus bien distinguer d'où j'étais) un baiser prolongé et qui paraissait être savouré par les deux intéressés car mademoiselle Egérie ne s'en défendait nullement.

Le bonheur a ses épines, et Mr. Sambo vit de nouveau le sien interrompu, non par des soufflets cette fois, mais par des sanglots qu'on s'efforçait d'étouffer et qui venaient enfin de se faire jour.

C'était Psyché, comme on le devine. Éloignée du bruit et de la gaieté qui régnait après sa retraite, elle était revenue écouter ce qui se passait et n'avait pu retenir ses larmes à la vue du bonheur de sa rivale et de son infidèle amant ; mais, prenant tout-à-coup une attitude plus résolue, elle s'avança vers le couple étonné : —Oh Sambo, Sambo, méchant Sambo, toi verras plus jamais moi ! e

elle se dirigea lentement vers l'arrière.

Le silence venait à peine de se rétablir lorsque soudainement un grand bruit semblable à celui d'un corps lourd tombant à l'eau, se fit entendre, et, presque en même tems, le matelot de quart cria :

—*I man over board !* —Un homme à la mer !

Dans ce moment la lune se trouvait cachée par un épais nuage ce qui ne me permit pas de rien voir ; mais il me sembla que j'entendis près de moi le frolement d'une robe, puis il se fit un grand tumulte : le capitaine, les passagers, les matelots monterent presque aussitôt sur le pont ; le canot fut mis à flot ; on chercha l'homme, mais rien n'agitant la surface unie des ondes, on dut naturellement supposer que de plus longues recherches seraient inutiles.

On fit alors le compte des passagers et de l'équipage. Il ne manquait qu'une des filles-de-chambre : — c'était Psyché.

Le capitaine inscrivit en jurant cet incident sur son journal et retourna se coucher en murmurant d'avoir été dérangé pour si peu de chose ; car, disait-il, depuis quelques jours cette face noire donnait de fréquents signes de folie. Je vais aussi me coucher afin de rêver à la fin de mon histoire que je vous donnerai probablement dans ma prochaine feuille.

(*La Suite et peut être la fin au prochain numéro.*)

LE FANTASQUE.

QUEBEC, 2 AOUT 1837.

PARLEMENT PROVINCIAL

SESSION DE 1837.

CHAMBRE D'ASSEMBLÉE

Le Parlement s'est ouvert le 18 du Courant, mais je ne pus y assister, vu que ce jour-là j'avais mon papier à mouiller, mes épreuves à corriger etc.

Le lendemain, me promettant de donner à mes lecteurs les procédés et discours de la Chambre, je m'y rendis et, comme je me disposais à prendre des notes, un valet vint me dire qu'il y avait des ordres pour ne point me laisser entrer dans la galerie des rapporteurs. Je me retirai tranquillement, sans forcer la consigne ; car, ces farceurs d'honorables membres n'entendent point la plaisanterie, ça ne leur coûte pas plus d'envoyer un homme en prison que d'avaler un verre de wiskey. Je m'en retournerai à mon imprimerie.

Le jour suivant, un de mes voisins s'arrêta devant ma porte.

—Eh ben, dit-il, allez-vous à la Chambre aujourd'hui ? —Non ; mais, y allez-vous vous-même ? —Oui, je n'y suis jamais allé, et je m'suis dit com'ça : faut que t'aïlles voir c'que ça chante, car on dit qu'no n'rerra pas ça d'sitôt. —Vous

avez raison ; eh bien, puisque vous vous rendez à la Chambre, vous devriez bien, à votre retour, me rapporter ce qui s'y sera passé, car je n'ai pas le tems de quitter mon bureau. —Oh m'sieu, avec plaisir, j'ons bonne mémoire, craignez rien ; j'vous dirai ce qu'ils ont dit, mot pour mot, comme si j'étais... comment donc qu'is appellent ça, déjà... un estégaf, oh j'vous gafferai ben ça itou moi vas, comptez dessus. A la revoyance.

Vers les six heures du soir, mon homme revint ; je vous rapporterai tout simplement ses paroles :

—Oh m'sieu, j'viens de la Chambre, c'est terrible, c'est terrible l'influence de monde qu'y avait. Je crayons d'abord qu'ils allaient me faire place, mais, j'ven fiche — j'avais beau leu dire qu'j'étais un bon électeur, qu'j'avais voté pour Conoit ah ben, c'était comme rien. J'feu dis alors que j'voulais prendre les discours pour le Fantaxe, c'était ben pis encore, ils me riant z'au nez comme des imbécilles. Quand j'vis que j'voyais rien, je m'mis à poussailler poussailler, tant enfin que j'vins tout près d'la barrière. C'est bon, me v'la planté sar mes jambes, et ben fin qu' m'en fera... le camp. Et regardais tant que j'pouvais pour voir Papineau, mais je l'voyais point en tout, car je l'connaissais pas. Je demandai où il était à un m'sieu. Il m'montra un homme qu'étais tout au fond qu'avait les cheveux drait comme un piquer, un visage de possédé avec z'une robe no.re. Ah ben, que je pensai, l'voisin i'ons pousse des colles, c'est pas ça Papineau, en v'la trois qui ont des robes noires, c'est dz'avocats. Je vis bentôt que c'était pas ça Papineau parcequ' cet homme se leva et dit en parlant en termes : "D'après l'ordre de la Chambre, je vais quitter le fauteuil"

V'la qui serait bon par exemple, l'papineau recevoir des ordres de la Chambre ! Au même moment un grand, mince, mis tout en noir et portant l'épée au côté, se leva : V'la Papineau, ce coup-ci, que je m'dis, j'avais ben que c'était pas l'autre, en effet il marcha vers la table des avocats et leur ôta le gros bâton qu'était dessus avec une couronne, apparemment parcequ'ils jouaient avec, et que c'est pas ben ; il la mit sous la table.

A la fin v'la que ça va commencer.

Le grand en robe noire se leva et commença à parler ; il était avec les autres membres et Papineau revint s'asseoir sur son fauteuil, d'où il survillaient toute la Chambre, et je crais qu'il n'aimait pas ce que disait le noir, car il lui cria : silence ! — mais c'était comme rien, l'autre bavassait bavassait qu'j'en étais fatigué. J'écris pas vous dire tout son discours car ça dura ben deux heures, mais v'la z'à peu près ce qu'il a dit : — Les 92 résolutions, Mr le Président ! le Gouvernement britannique, la constitution, la constitu-